

## JOURNAL DE CAMPAGNE

(22 mai-10 juin 2008)

Vendredi 22 mai.

Au courrier aujourd'hui, une lettre de Barack Obama, avec un "message spécial" de Ted Kennedy. Sur l'enveloppe, en bas à droite en caractères surlignés, le slogan: "Yes we can."

Trois mots. Trois monosyllabes. Une affirmation, un sujet collectif, un possible collectif. Ce slogan est génial par sa simplicité. Il fait appel à la foi et touche chez les Américains leur désir de croire.

C'est le problème d'Hillary. Elle n'est pas assez simple, pas assez sentimentale. Elle n'ébranle pas le coeur des Américains. De sa bouche sortent trop de chiffres et trop de statistiques. Trop d'affirmations de sa propre capacité. Je me rappelle 2004. John Kerry était tellement plus intelligent, sophistiqué, raisonnable et éloquent que Bush. Dans les débats ce dernier se montrait pitoyable: il bégayait, n'avait réponse à rien. Mais lors d'un des derniers débats, on leur a posé une question sur la femme de leur vie. Kerry, marié à Teresa Heinz, l'héritière du ketchup, a dit: "Well, one could say that I married up!" et mis la main sur sa bouche avant d'éclater d'un rire artificiel cachant mal son malaise. Bush a raconté une histoire. Un conte de fées texan. Il était à un barbecue avec des copains, assis dans le jardin, une bière à la main, quand Laura a poussé la grille. Ses yeux ont rencontré ceux de la pure jeune fille, il est tombé amoureux pour la vie. Tout à coup son récit coulait, fluide, émouvant. Il ne bégayait plus. C'était l'amour coup de foudre, l'amour fleur bleue qui faisait fondre le coeur de l'Amérique. La petite maison dans la prairie. À ce moment-là j'ai su qu'il allait gagner contre Kerry. Mes amis n'y croyaient pas. Ça ne semblait pas possible, encore quatre ans de Bush.

Yes we can! Obama a pour lui à la fois l'intelligence, la dignité, le charisme, les valeurs, et la simplicité américaine. Il sait toucher le coeur des Américains. Sa lettre ne contient pas juste un slogan. Elle est remarquablement écrite. Elle a le ton d'un sermon d'église. "Notre mouvement pour le changement a gagné l'est et l'ouest, le nord et le sud, et le coeur de ce pays que nous aimons." Elle insiste sur l'union de cette nouvelle majorité qui va revendiquer le rêve américain. Elle cite quatre cas: l'ouvrier en Ohio qui voit son boulot disparaître à cause de NAFTA; la femme qui travaille la nuit après avoir étudié le jour, et qui ne peut pas payer les soins médicaux de sa soeur malade; la jeune femme de San Antonio qui a acheté une maison, trompée par des requins financiers, et doit maintenant payer d'énormes taux d'intérêts pour ne pas la perdre; la mère dont le fils, Ryan, est mort à vingt ans en Irak. Ce sont les problèmes essentiels de l'Amérique et de cette élection: le chômage, l'assurance médicale, les subprimes, la guerre en Irak. Ils sont incarnés ici par trois cas particuliers: un homme, trois femmes. Trois femmes, bien sûr, puisqu'il s'agit d'atteindre l'électorat féminin qui était, au départ, pour Hillary.

"Quand on nous a dit que nous n'étions pas prêts et que nous ne devrions même pas essayer, des générations d'Américains ont répondu avec un simple credo qui résume l'esprit d'un peuple: Yes we can."

Un simple credo qui résume l'esprit d'un peuple.

"Les esclaves et les abolitionnistes qui se traçaient un chemin vers la liberté dans la plus sombre des nuits l'ont murmuré. Les immigrants qui débarquaient de rivages lointains et les pionniers qui marchaient vers l'ouest en se battant contre les éléments cruels l'ont chanté."

"Yes we can to justice and equality. Yes we can to opportunity and prosperity. Yes we can heal this nation. Yes we can repair this world. Yes we can."

Je regrette parfois de ne pas être américaine. Je n'ai pas la simplicité, la naïveté, l'optimisme, l'esprit positif américains. Je suis trop ironique. Dans mon écriture aussi je suis

française. Le message ne doit pas être caché, implicite, subtil et ambigu. Il doit s'afficher noir sur blanc, simple, positif, éclatant. Yes we can!

La phrase qui sort le plus souvent des lèvres des mères américaines: "Good job!" J'avais du mal à la prononcer quand Claire était petite. L'enfant fait un pas, prononce un mot, saute d'un muret, monte à une échelle, shoote dans un ballon, compte jusqu'à trois: "Good job!" Elle m'était insupportable, cette phrase. Je la trouvais ridiculement simpliste. Par contre, je savais critiquer. Ma fille ne sera jamais totalement américaine. Elle n'aura pas cette naïve confiance en soi si américaine.

La lettre d'Obama se termine par un appel de fonds. Je vais donner, bien sûr.

Samedi 23 mai.

Temps magnifique, chaud. C'est le weekend de Memorial Day. Avec Esther, on a décidé de faire une grande balade à vélo. On traverse le pont de Brooklyn, où la foule compacte de touristes respecte heureusement la ligne séparant la voie pour vélos. Elle me montre son ancien quartier, la maison où elle a vécu dans les années 80, les magasins arabes où on fait quelques courses. On roule jusqu'à Prospect Park, on traverse le parc en longueur et, de là, on roule tout droit le long d'Ocean Parkway, une route à six voies, sur une allée plantée d'arbres que partagent piétons et cyclistes. Vingt-cinq kilomètres où on traverse l'histoire: on double des Juifs ashkénazes portant de grands chapeaux noirs, des Syriens groupés sur des bancs qui jouent aux échecs, des Juifs de Buchara... Ici rien ne semble avoir changé depuis des dizaines d'années. Le passé d'Esther lui remonte. Elle a grandi en Belgique et vécu scindée entre sa famille juive orthodoxe, tous rescapés des camps, et le milieu laïque et belge des amis de ses parents. Au bout de vingt-cinq kilomètres on atteint enfin les planches de Brighton Beach. C'est ça qui est formidable à New York: la proximité de la mer. Face à la grande plage, la mer et le vent, déjà on se sent mieux. On laisse derrière nous les soucis avec les enfants, les problèmes conjugaux, la

dépression qui guette. Esther retrouve toute son énergie pour évoquer l'aventure extraordinaire qui l'a occupée deux ans: l'écriture de son livre sur l'intelligence érotique, un best-seller traduit en vingt-cinq langues, les voyages et conférences dans tous les pays. "Je croyais que ça changerait ma vie. En fait ça n'a rien changé." On roule le long de la mer et à six heures on reprend le métro avec nos vélos pour rentrer plus vite. Après coup je pense: "Zut, j'ai oublié de la sonder."

Samedi soir.

Dîner à la maison. D'habitude les conversations newyorkaises tournent presque exclusivement autour de l'immobilier et de l'école. Grâce à cette élection, on a un nouveau sujet qui éveille l'intérêt et même les passions—comme après le 11 septembre, où les discussions dépassaient enfin nos frontières. Le seul problème, c'est que tout le monde est d'accord. Autour de la table tout le monde est pour Obama. Mon amie Catherine, qui est écrivain et qui a bien du mal à s'en sortir, a contribué dans la mesure de ses moyens: dix et vingt-cinq dollars. C'est de là que viennent les ressources d'Obama: il s'adresse au peuple, à la base, et les gens donnent, même quand ils sont pauvres. Quand des millions de gens donnent une toute petite somme, ça finit par faire une grosse somme. Hillary, par contre, est très endettée, malgré tout l'argent de Bill. Catherine est très montée contre Hillary. Elle a noté tous les commentaires qui ont récemment soulevé l'indignation générale: Hillary a dit que votaient pour elle tous les "hardworking white people", (et, donc, pas les noirs paresseux), et qu'il y avait des exemples de primaires démocrates s'étant prolongées jusqu'en juin—comme l'année où Bob Kennedy avait été assassiné (on y a presque vu une incitation à l'assassinat d'Obama, qui a reçu des menaces et qui est protégé par les services secrets depuis mai dernier). Hillary et ses "gaffes" nourrissent la conversation. Où sera-t-elle en octobre, quand paraîtra ce journal? Prononcera-t-on encore

son nom? "On la retrouvera postée derrière un pilier avec un fusil," dit en riant un des convives.

C'est supéifiant la colère, la hargne, le dégoût que suscite Hillary. Mon mari la déteste. Il lui reproche d'être entrée en politique par la petite porte, parce qu'elle était la femme de Bill. Elle n'aurait aucun autre titre de gloire. Il trouve ridicule et même abject l'accent du sud qu'elle a pris quand elle a fait des discours dans les États du sud.

Autour de la table, il n'y a personne pour la défendre. On l'accuse d'être accrochée au pouvoir de toutes ses griffes et de ne pas savoir lâcher prise.

Je ne dis rien mais je ne peux m'empêcher de la comprendre. Avoir un rêve, travailler pendant des années à le bâtir, et le voir échouer parce que quelqu'un de plus jeune et de plus charismatique se présente à l'improviste, c'est rageur. Injuste, que la compétence soit sans recours contre la grâce. Il y a ceux qui séduisent et emportent l'adhésion; et les autres, qu'on n'a pas envie d'écouter parce qu'ils clament leur bon droit et leur raison avec l'insistance des perdants.

On parle aussi un peu de McCain, pendant le dîner. Un ami français de passage déclare que la campagne tout entière tournera autour de l'âge: la vieillesse de McCain contre la jeunesse d'Obama. Il connaît bien la situation au Proche-Orient et pense que les Américains ne pourront pas se retirer sans faire cadeau de l'Irak à l'Iran et entraîner dans ces régions, et peut-être dans le monde entier, une catastrophe généralisée. Mon mari n'est pas d'accord. Il estime que l'Amérique peut se retirer: et alors? Ça ne pourra pas être pire.

Dimanche 24 mai.

Temps splendide, encore. J'emmène Claire à Central Park, où je retrouve mon amie Romy et son fils Rafaël. On se voit rarement parce qu'Uptown, où habite Romy, et Downtown, où je vis, sont à New York comme deux villes séparées, même si vingt minutes de métro les séparent. Et puis Romy, qui ne cesse de voyager depuis deux ans (elle a en-

seigné l'histoire de l'art en Italie et en Israël), ne me rappelle jamais. Je lui dis mon plaisir à la voir et elle réplique en riant, les yeux brillant de malice: "Évidemment, parce que tu es amoureuse de moi. C'est toujours comme ça dans les relations. Il y en a un qui désire plus que l'autre."

Allongées sur l'herbe à l'ombre d'un arbre pendant que nos enfants de sept et huit ans courent librement on ne sait où (pour ça on est très européennes toutes les deux, on n'imagine pas le pire, on ne surveille guère), on bavarde. Elle est sûre qu'Obama va perdre. "L'Amérique est tombée amoureuse d'Obama. Elle a une liaison avec elle. Mais en fin de compte, elle ne quittera pas sa femme légitime." Elle en est désolée. "Tu comprends, noir, grand et mince comme ça, mince surtout, ce n'est pas un Américain: c'est un Africain." Elle pense que l'Amérique est fondamentalement raciste. Je dois dire que je me range plutôt à cette forme de réalisme. Mais parfois il y a des exceptions: justifiées dans le cas d'Obama, par le caractère exceptionnel, historique, de cette élection, et l'espoir de changement qu'il représente?

Romy est catégorique, très sûre d'elle. Elle secoue la tête: non.

Quant au ticket Obama-Clinton, dont on parle beaucoup en ce moment, et auquel personne à table ne croyait hier, il lui rappelle le moment où Diana avait dit en parlant de son couple avec Charles: "Our marriage was a little crowded." Il y aurait un peu trop de monde à la Maison Blanche: pas seulement Hillary mais Bill qui veut à tout prix y retourner, et même Chelsea!

"Non, conclut-elle. Il faut qu'Obama choisisse quelqu'un avec une raie sur le côté, tu sais, comme tous les Républicains. Un blond avec une raie. John Edwards par exemple."

Jeudi 29 mai.

Au milieu d'une semaine un peu morne je téléphone à Alex. Il est libre pour déjeuner. Je travaille avec ardeur, et à midi et demi j'enfourche mon vélo. On a rendez-vous devant

le musée des Indiens d'Amérique, tout près de son bureau dans les quartiers financiers, et à cinq minutes d'un restaurant au bord de l'Hudson River. Je lui propose d'y aller. L'eau est si belle sous le soleil. "Je n'ai pas le temps, Catherine. Achetons un sandwich et mangeons-le dans ce square, devant la fontaine. Regarde, il y a de l'eau." Il ne fait que ce qu'il veut. C'est sans doute ça qui me plaît chez lui. Ancien venture capitalist qui a gagné des millions, il s'est reconverti à quarante-cinq ans dans l'humanitaire et dirige une ONG qui aide les réfugiés du tiers-monde. Il a divorcé il y a quatre ans et, après une traversée du désert, vient de tomber amoureux fou d'une jeune Allemande qui travaille dans un hôpital en Afrique. Il est fiancé et heureux.

"Alex, tu crois qu'Obama va gagner?"

–J'en suis sûr.

–Vraiment? Même s'il est noir?

–Oui. Il nous redonne de l'espoir."

Dimanche 2 juin.

On finit la semaine par un pique-nique sur un ponton au bord de l'Hudson River avec nos amis Todd et Laurent, et leurs deux enfants, Sophie et Luc. Ça aussi c'est l'Amérique, ou plutôt New York: un couple homosexuel avec des enfants, adoptés ou conçus par mère porteuse. Dans le West Village ils sont nombreux. C'est vrai qu'en Amérique on sent que tout est possible. L'idée de norme peut se changer. Il suffit de croire à la possibilité du changement, de s'organiser, de se grouper, de se défendre.

Ce qui est impossible, par contre, c'est de boire de l'alcool dans les lieux publics. Des gardes habillés en vert passent dans de petites voitures papales et surveillent les bords de l'eau. Mon mari a eu l'idée de verser le vin rouge dans une bouteille de coca qu'on laisse bien en évidence. Il y a beaucoup de vent, les assiettes et les chips s'envolent. Entourés d'eau, d'un côté on voit les trois tours en verre, couleur vert d'eau, de Richard Meier, et de

l'autre la boule sanguine du soleil se couchant sur le New Jersey. Todd, un agent littéraire qui a les pieds sur terre, pense qu'Obama va gagner. "Tu crois? Plutôt que McCain? –Oui. McCain est trop vieux; et il y a des cadavres dans son placard."

Laurent a une autre théorie: "Les Républicains vont voter pour Obama pour le laisser se dépatouiller avec toute leur merde dans les quatre ans à venir. Et dans quatre ans, ils débarqueront avec un meilleur candidat que McCain."

Esther nous rejoint en faisant du jogging, suivie de son fils à vélo. Elle estime que le ticket Hillary-Obama aurait été parfait, mais qu'Hillary ne voudra pas. Elle est déçue pour Hillary, même si elle aime beaucoup Obama. "Il ne pouvait pas attendre, celui-là? Il est jeune!"

Jeudi 5 juin.

Je suis allée ce soir au Salon des Femmes Écrivains, animé par une amie qui habite Tribeca. L'invitée est Erica Jong, auteure du *Complexe d'Icare* (*The Fear of Flying*), un roman qui a été un immense succès en 1973 et qui est aujourd'hui considéré, avec douze millions d'exemplaires vendus dans le monde, comme un classique féministe.

La discussion tourne très vite autour des élections et d'Hillary, dont la défaite attriste profondément Erica Jong, même si elle n'a rien contre Obama. Elle en conclut que le sexisme en Amérique est encore plus fort que le racisme. Une femme dans l'assistance remarque qu'Obama a séduit l'Amérique avec son livre, *Les rêves de mon père*, où il raconte son histoire personnelle et son combat contre le racisme. "Un tel livre narrant l'histoire du sexisme serait impossible, dit Erica Jong. Toute femme se présentant comme une victime a l'air d'une pleurnicheuse." Elle pense que le combat féministe contre la misogynie aux États-Unis est loin d'être achevé, mais qu'il est encore plus difficile que dans les années soixante-dix car le sexisme est devenu invisible sans perdre sa réalité.



Samedi 8 juin.

Hier soir on a dîné sur la terrasse de l'immeuble. Beaucoup d'immeubles à New York ont des "roofdecks" communs où on peut respirer l'air après une journée de bureau. Du nôtre, on voit le nord de la ville et l'Empire State Building. Un voisin photographe, qui vit depuis trente ans dans l'immeuble où nous nous sommes installés cet été, nous a offert un verre de Sancerre. Il pense qu'Obama dérange trop d'intérêts puissants (ne serait-ce qu'en voulant augmenter les impôts pour les riches) et qu'il sera assassiné avant l'automne. Tout à coup le spectre de cette tragédie flotte sur nous, et semble le scénario le plus probable. D'après Vlad et le voisin, il y a sûrement des paris sur l'assassinat d'Obama qui ont été lancés sur le web. Où? On ne doit pas pouvoir les trouver en tapant "Obama's murder" sur Google.

Dans le *New York Times* ce matin, p.5 de la "Metro" section, un article sur un artiste, Yasmany Arboleda, qui a loué un magasin sur la quarantième rue pour y installer en vitrine une installation titrée "L'assassinat d'Hillary Clinton/L'assassinat de Barack Obama." Il a été arrêté par la police et interrogé par les services secrets qui lui ont demandé s'il avait jamais été interné dans un hôpital psychiatrique et possédait des armes à feu. "Mais c'est de l'art! a-t-il dit. Mon installation montre comment Obama et Hillary ont été trahis par les médias: comment on a assassiné leur personnage."

Mardi 10 juin.

Croisé hier dans East Village, devant Wholefood, le supermarché organique, mon amie Mirjana avec sa fille Malina, treize ans et demi. Malina me dit que la politique a beaucoup occupé sa classe cette année. Fille de deux émigrés bosniaques qui ont gardé, comme moi, leur accent d'origine, elle parle anglais à toute allure avec le typique accent newyorkais que ma fille a déjà. Elle résume les scénarios. Scénario pessimiste: McCain gagne parce qu'il est blanc, héros de guerre, et que voter pour lui est plus confortable

(c'est la routine). Scénario optimiste: Obama gagne (ses camarades et elle sont tous pour Obama) par le simple pouvoir de son inspiration qui lui permet de l'emporter sur McCain malgré les avantages évidents de ce dernier: il est plus vibrant, il communique mieux, il est plus vrai, et il y a en Amérique, chez les jeunes surtout, un réel désir de changement. "Mais toi, qu'est-ce que tu penses?" Elle hésite. Elle parle si bien que j'en oublie qu'elle n'a que treize ans. "Obama va gagner."

À une jeune fille noire, rencontrée dans la queue des toilettes au Starbucks. "Vous pensez qu'Obama va gagner?"

Elle sourit. "Je ne sais pas. Peut-être. Espérons-le. On va voir!"

Dans sa voix, une prudence que je n'ai pas entendue chez mes amis blancs: celle de générations qui ont vu leurs espoirs spoliés.

Publié dans la *NRF*, septembre 2008